

## PARTAGE DE CRISTINA

Cristina Rodriguez-Marciel ne travaille pas sur Jean-Luc Nancy. Elle ne le prend pas pour objet. Elle le travaille comme on dit en français qu'on travaille une pâte, en pâtisserie, c'est-à-dire qu'on la brasse, la roule et la déroule, la ramasse en motte pour l'étaler à nouveau : c'est ainsi que la pâte acquiert tout son liant, toute son onctuosité, résorbant dans son unité plastique toutes les inégalités de ses composants, toute la multiplicité des grains de la farine, des morceaux de beurrer, des grains de sel.

De fait JLN est un composé de multiples ingrédients et de multiples allures, aspects, ouvertures, destinations qui pourtant peuvent se résoudre en une espèce de pâte, une substance ductile, déformable et polymorphe dont on ne perçoit les caractères propres que lorsqu'une main est venue travailler cet amas, cet entassement de textes, de paroles, de signes et de gestes qu'on aurait pris tout d'abord pour une frénésie d'impulsions toutes laissées en suspens comme au milieu d'une explosion.

Mais ce que Cristina sait faire, c'est obtenir une pâte unique, consistante et souple à la fois, qui finit cependant par n'être elle-même qu'un entrelacs d'ouvertures et de *pas* au sens géographique du *passage* et au sens physiologique de la *marche*. Car elle ne travaille pas en vue d'étaler la pâte et de la lover dans un moule à tarte. Elle la travaille en vue d'une expansion illimitée dont elle a réussi à saisir et à faire lever le principe actif – bien sûr, il y a une levure dans cette pâte.

Cette expansion conduit à mettre tout JLN – tout ce qui se rassemble sous signature « JLN » et qui serait donc censé porter la marque d'une propriété doctrinale, le chiffre d'une « pensée » identifiée – dans l'unité véritablement très profonde de tout autre chose. Quelque chose qui n'est pas une doctrine, certes, pas même une « pensée », pas une « philosophie », mais bien plutôt une attente et un appel. L'attente et l'appel, précisément, de ce qui se passe ici : la mise au jour d'une expansion, l'accueil et l'envoi, à la fois, d'une possibilité exponentielle de sens. D'un sens qui n'est pas un et qui n'est pas un sens mais qui est cette ouverture par laquelle du sens – *du* sens, quelque chose *de* cet ordre – s'annonce, s'esquisse, et s'envoie.

Pour atteindre à ce cœur battant de l'ouverture il suffit de s'y disposer et de s'y ouvrir soi-même. Certes, ce cœur qui n'est pas celui de « Jean-Luc Nancy » : de même que dans l'individu ainsi dénommé bat un cœur étranger, intrusif et greffé, de même le cœur auquel arrive cette « expérience au cœur » dont parle Cristina avec les mots de Nietzsche n'est pas le cœur d'un individu ni même d'une « personne ». Il est bien plutôt le cœur *de personne*. Non pas au sens d'un cœur qui n'appartiendrait à aucun corps ni à aucun esprit, mais au contraire au sens d'un cœur qui est celui de tous et qui bat pour tous depuis bien plus loin et bien plus profond qu'aucune personnalité.

Il est plutôt ce cœur singulier dont le battement retentit singulièrement pour chacun, à chaque moment, en chaque lieu, en chaque ouverture d'espace-temps – mais retentit à la fois identique et différent, à la fois scansion distincte et rythme d'ensemble : le cœur de notre comparution.

\* \* \*

Comment nous paraissions ensemble, c'est-à-dire comment l'« ensemble » est la loi de notre paraître et du paraître en général ; voilà ce qu'il s'agit de reconnaître et d'explorer avec Cristina.

L'ensemble est la loi du paraître car rien ne peut paraître seul : cela n'a même pas de sens. On paraît l'un à l'autre. Il n'y a jamais une seule chose ni un seul être. Il y en a toujours plusieurs. De ce fait, le « paraître » du *comparaître* n'est pas une « apparition » ni une « parution » qui relèverait d'une logique du phénomène. Car le phénomène détache son paraître – son *phainein* – sur le fond d'une non-parution, cachée ou obscure. Mais ici rien ne subsiste derrière la parution : paraître est l'être même. C'est le bord extrême où la phénoménologie se transforme en ontologie et où l'ontologie elle-même se dépouille de la substance ou subsistance d'un « être » et se confond avec l'action transitive d'*être* – non pas d'être seulement « au monde » mais d'être *le monde*.

C'est-à-dire d'être l'*entre* qui nous distingue et qui nous rapporte les uns aux autres : l'être-en-commun. Nulle insistance ici sur des valeurs « communielle » ou « communiste » - bien que tout cela soit aussi en jeu, nécessairement. Mais en commun d'abord au sens simplement où rien n'est isolé : tout est dans la relation selon laquelle nous com-paraissions.

C'est pour cette raison, pour cette même et unique raison, que le monde est à la fois un monde de corps et un monde incorporel (spirituel si on veut). Il est monde de corps car ce qui paraît est corps : se montre, se présente, propose sa consistance impénétrable. Il est incorporel car « se montrer », « se proposer » est un acte incorporel, joué selon les dimensions de l'incorporel : le « sens » et l'espace-temps ouvert à travers lequel ou selon lequel le « sens » est envoyé de corps en corps.

Un « homme » est là, une « feuille », un « serpent », un « caillou » est là. De l'un à l'autre il y a monstration, appel, résistance, attraction et répulsion, renvoi, écho, détournement... C'est cela qu'on nomme « sens ». C'est cela qu'il faut désigner comme l'« ouverture » ou comme le « pas » : le passage de l'un à l'autre, mais tenu dans son passage, selon son *pas*, comme un marcheur saisi un pied levé, dans une enjambée ou dans une foulée.

\* \* \*

L'enjambée ou la foulée d'un corps s'adressant à un autre, à plusieurs autres, adressant cet appel, ce salut, cette touche qui fait vibrer entre les corps l'incorporel du sens – le sensible de l'intelligible, le plus qu'intelligible, le très sensiblement intelligible et très intelligiblement sensible. Le sens a lieu dans cette tension, dans cet élan qui est aussi *praxis* et comme le dit Cristina *pathos*.

Car il s'agit bien effet de recevoir, non pas de « subir » mais d'éprouver, de prendre, d'accueillir : une émotion, une caresse, une étrangère. Il s'agit de recevoir car on ne pourrait rien donner, rien émettre ni adresser si tout d'abord on n'avait pas reçu quelque espèce d'envoi, d'adresse. Il n'y a de désir que selon le désir d'un autre, d'une autre, voire selon le désir universel qui ouvre toute la présence de tous les étants ? Je suis désiré comme sujet d'un désir. Voilà ce qui fait sens.

Ce livre sait de très près cette vérité. C'est avec elle qu'il travaille. C'est d'elle qu'il prend son élan et sa ferveur – lui, le livre, elle, l'auteure.

Que nous donne-t-elle à lire, cette philosophe ? Elle donne d'abord à lire elle-même : ce cœur généreux qui accueille et recueille un autre cœur, et comme je l'ai déjà suggéré en lui le cœur de tous, ce qui nous fait tous battre. Ce qui nous fait toutes et tous entrer dans le rythme de nos coexistences, de nos temps forts et temps faibles, de nos syncopes et de nos points d'orgue. Elle nous donne à entendre cette musique, la nôtre. Ce n'est pas une philosophie féminine ou « de femme » : c'est la féminité de la philosophie, qui n'a jamais manqué dans son histoire. Il suffit de se rappeler l'émotion de Kant lisant Rousseau ou bien regardant le ciel étoilé ; l'enthousiasme de Platon pensant 'au-delà de l'être » ou bien se laissant porter par le dieu Eros. Il suffit de penser à l'ampleur de la joie spinoziste, au Dionysos de Nietzsche parlant à l'oreille d'Ariane.

Elle me travaille au corps – c'est une expression française pour parler d'une entreprise de persuasion exercée de manière très proche, intime et insistante, tendanciellement proche d'une pratique d'inquisition mais en même temps passionnée, cordiale. Elle « me » travaille mais ce n'est pas « moi » : elle montre très bien comment « je » ne suis pas là où on me voit, mais ailleurs, là où tous se montrent les uns aux autres et partagent leur existence.

Partagent leur existence ou leurs existences ? Les deux, précisément. L'existence de tous dans l'univers – ou mieux dit, aujourd'hui, dans le *multivers* – ou bien mieux dit encore *comme* le multivers. Cristina partage « son » existence de philosophe avec l'existence du partage des corps selon leurs esprits, des esprits selon leurs corps. L'« esprit » est le nom de l'impartageable qui circule entre nous tous – nous, *tous* les étants – tandis que le « corps » est le nom du partage lui-même. Elle partage son existence selon et comme la com-parution même.

Partage de l'impartageable – le sens en soi et pour soi.